

Grasse le 12 juin 18.

Mon cher fiancé.

Ce soir je me sens un peu mieux disposée et me prépare à un long bavardage.

D'abord ce matin j'ai reçu ta lettre du 6 dans laquelle tu me répète qu'à la victoire nous serons nos maîtres, sans illusions et pour combien de temps ?

Enchantée des bonnes nouvelles que tu me donne sur la victoire puisque tu la tien pas la guerre, ne la lâche pas, ainsi me voilà convaincue.

Et nos deux voyageuses qui devaient partir pour Paris sont encore là, elles redoutent maintenant de partir de peur d'arriver là-bas en même temps que les boches, quant aux gothas tu n'y pense pas si elles ont peur de ces bagatelles, tu ne connais donc pas l'énergie féminine.

En attendant d'affronter le danger, Madame est partie pour Nice, ou son mari est de passage, elle va roucouler deux jours, rien de tel pour le moral et pour donner du courage.

Quant à moi des illusions, j'en suis sur le retour.

Tu es au départ cela une suffit faute de mieux. Tu te foule pas et là-dessus on les aura, je m'endors tranquille. Je pense que tu a du encore rattraper quelques livres pendant que j'en perd, enfin dans trois semaines je serais de nouveaux aux bains et je me rattraperais. Pourrais-je te voir avant mon départ, j'en doute mais sitôt les permissions : en cours tu seras des premiers j'espère.

Tu me parle souvent de la chaleur de Grasse, mais mon ami il n'y fait pas chaud à l'heure que je t'écris, il pleut, le temps est très frais, ce n'est pas encore

la chaleur qui me séduit. Ceux de l'arrière ne sont pas tous heureux malgré qu'ils ignorent le bruit des obus, et mon moral n'y pense pas. Et mon poilu que j'attends depuis 7 ans : non je ne veux pas y penser, au moins pendant le temps que j'écris. Pourquoi diable sommes-nous nés dans ces affreuses années. A bientôt une longue lettre seul bonheur que tu puisses m'offrir en attendant ta libération reçoit de ta fiancée qui t'aime ses plus affectueux baisers.

Madeline Aymar.